DES

# PASSIONS DE L'HOMME,

## ET DE LEUR INFLUENCE SUR L'ÉCONOMIE ANIMALE;

AVEC

Un essai sur le sentiment du beau et du sublime, considéré comme traitement moral des passions.

## DISSERTATION

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Strasbourg, le Mardi* 30 *Mars* 1824, *à quatre heures après midi,*

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE,

PAR

JEAN-BAPTISTE COLLIN,

NÉ A BALOT (DÉP. DE LA CÔTE-D'OR),

Chirurgien Aide-major au 61.ᵉ régiment de ligne, ancien Chirurgien Sous-aide titulaire des hôpitaux militaires d'instruction du Val-de-Grâce et de la Garde royale à Paris, et de celui de Strasbourg.

*Medicina quoque est consolatio animi.*
Le beau est aussi un puissant modificateur de la vie.

STRASBOURG,

De l'imprimerie de F. G. Levrault, impr. de la Faculté de médecine.

1824.

A MON PÈRE

ET A MA MÈRE,

*AMOUR FILIAL.*

A MON AMI,

LE DOCTEUR PAULIN,

Médecin des dispensaires à Paris, Ex-professeur des Sciences physiques au Lycée de Metz.

J. B. COLLIN.

## *Professeurs de la Faculté de médecine de Strasbourg.*

MM. Foderé, Président.

Nestler,
Tourdes,
Bérot,
Cailliot,
Coze,
} Examinateurs.

Flamant.
Gerboin.
Lauth.
Lobstein.
Masuyer.
Meunier.

Rochard, Professeur honoraire.

*La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les improuver.*

# DES
# PASSIONS DE L'HOMME,
## ET DE LEUR INFLUENCE
# SUR L'ÉCONOMIE ANIMALE;
### AVEC
## Un essai sur le sentiment du beau et du sublime, considéré comme traitement moral des passions.

## SECTION PREMIÈRE.

### *Des émotions et des affections en général.*

Un grand nombre de philosophes ont défini les passions, des désirs violens, immodérés, permanens, qui maîtrisent et subjuguent l'intelligence tout entière. (Lachambre, Lecamus, etc.)

J'adopterai la manière de voir de M. Hallé : je comparerai les passions aux maladies aiguës, et les affections aux maladies chroniques.

J'appellerai passions, des émotions plus ou moins soudaines de l'ame, occasionées par des sensations extérieures ou intérieures, perçues soit actuellement, soit anciennement, et rappelées par le souvenir.

Et j'attacherai la dénomination d'affections à certains états ha-

bituels de l'ame, qui naissent des passions, dépendent de leur continuité, et portent comme elles un double caractère.

Les auteurs ont singulièrement varié sur la division des passions; mais le médecin, ayant à apprécier leurs effets sur la santé, les distingue surtout selon qu'elles sont vives, ou douces et lentes, libres ou contraintes, opiniâtres et persistantes, mixtes ou présentant un passage subit et successif des unes aux autres: HALLER les rapportoit à deux classes, dans l'une desquelles le mouvement du sang est accéléré, et diminué dans l'autre.

M. ALIBERT traite successivement des passions qui ont rapport à l'instinct de l'observation, à l'instinct de relation et à l'instinct de reproduction. Mais les passions revêtent tant de nuances et varient tant par leurs effets, qu'elles se prêtent difficilement à une classification. L'on peut cependant les rapporter à deux sources principales, la douleur et le plaisir.

Celle que j'adopte est fondée sur la distinction que je fais, 1.° des passions, et 2.° des affections de l'ame.

Dans la première classe je parlerai de la colère, de la joie, de la fureur et de ses degrés, de la pudeur, de la honte, de l'amour, de l'espérance; et dans la seconde classe, de la tristesse et de ses variétés, de l'ambition, la jalousie et la haine.

On a aussi donné le nom de passion à des vices, et, en peinture, à un état de sérénité et de calme parfait.

Dans les émotions vives et subites, comme dans la colère, tantôt la circulation est très-accélérée, tantôt c'est un resserrement subit qui reporte le sang vers le centre. Dans les affections lentes, comme la tristesse, etc., le cœur est serré, le pouls est inégal, petit; il y a abattement général, joint à une grande susceptibilité. Les passions sont instantanées; les affections ne finissent quelquefois qu'avec la vie. Les affections dérivent souvent d'émotions; le plus souvent elles apportent un changement notable dans les propriétés vitales, d'où résulte un changement de structure de nos

organes : ainsi elles produisent les maladies du cœur, de l'estomac, du foie, du poumon, etc.

La mort peut être le résultat des émotions, d'un chagrin cuisant ou d'une joie excessive, par la cessation complète de la respiration, de la circulation et de l'innervation.

Les effets des passions sont autant d'anomalies dans l'exercice des fonctions. Des émotions trop vives empêchent le travail de la digestion; la circulation et la respiration n'en sont pas moins dérangées : quelquefois les passions et affections de l'ame consistent dans un trouble, momentané ou durable, des sensations de l'entendement ou de la locomotion.

Les affections de l'ame, quoique constituant les actes les plus élevés et les plus sublimes de notre être, n'en ont pas moins leur source dans le système nerveux cérébral, et chez l'homme elles sont telles, dit M. Adelon, que non-seulement elles en font l'être social par excellence, mais encore l'unissent à son Créateur, dont il est le plus beau produit. C'est la recherche du plaisir et la fuite de la douleur qui constituent tous nos désirs, lesquels, dirigés par les sensations, produisent les émotions de l'ame. (Locke, Condillac.)

Il semble, dit Buffon, que le germe de nos passions est dans nos appétits ; mais la vie sociale et une imagination ardente multiplient nos désirs et nos peines, et développent une infinité de besoins de convention, d'où naissent toutes les passions factices, telles que le désir des honneurs, de la gloire, de la célébrité, des richesses, l'ambition, etc. Cependant le désir de savoir et celui de la renommée font de grands hommes dans tous les genres; c'est à eux que les sciences et les arts doivent leurs découvertes. Les désirs, principes des émotions, sont les seuls aiguillons de l'industrie, de l'activité; eux seuls peuvent nous arracher à cette inertie et à cette paresse toujours prêtes à se saisir de nos facultés.

Gall suppose le cerveau composé de plusieurs systèmes ner-

veux distincts, présidant chacun à une faculté intellectuelle ou affective et spéciale : il a porté le nombre de ces organes cérébraux à vingt-sept. M. Spurzheim, son collaborateur, en admet encore onze autres. Ce qu'on a appelé, dans l'entendement, perception, souvenir, mémoire, jugement, imagination, sont des attributs communs, selon eux, des facultés intellectuelles; aussi chaque faculté a sa perception, sa mémoire, son jugement, son imagination.

Enfin, quant à ce que les moralistes ont appelé passions, affections, Gall dit que le mot *passion* ne doit désigner que le plus haut degré d'activité d'une faculté quelconque. Toute faculté demande à être mise en jeu, et, selon le degré d'activité qu'elle présente, elle est un désir, un goût, un penchant, un besoin, une passion. Il peut donc y avoir autant de passions qu'il y a de facultés; et, en effet, on dit la passion de l'étude, celle de la musique, comme on dit la passion de l'ambition, celle de l'amour. Possibilité, goût, penchant, besoin, passion, ne sont que des degrés d'une faculté, et peuvent se dire de toutes.

Les habitudes, les mœurs, les penchans et les déterminations, les dispositions intellectuelles, conceptions pures, facultés ou formes primitives, idées *à priori*, sont innées dans l'homme (Kant et Gall); il faut le concours des excitans extérieurs, des impressions sensoriales, pour les développer. La satisfaction et le mécontentement, le plaisir et la douleur, la joie et la tristesse, le désir, le chagrin, la crainte, la honte, sont autant d'états de l'ame que l'homme ne détermine point, et qui naissent sans aucun concours de sa volonté; c'est un arrangement calculé sur le monde extérieur pour la conservation de l'homme, parce qu'il y a des choses et des événemens qui, d'après leur nature, doivent être détestés ou enviés, désirés ou redoutés.

L'homme une fois créé, dit M. Foderé (Traité du délire), a reçu deux lois principales pour sa conservation, l'amour de soi,

et le besoin de la propagation. De ces deux lois ou penchans dérivent l'instinct de se procurer tout ce qui est utile à l'existence, et les passions.

M. Broussais dit que les corps extérieurs, en rapport avec nos besoins moraux, sont aussi nombreux qu'il y a d'objets dans la nature : car nous ne nous contentons pas d'observer ceux qui servent à nos besoins physiques (les appétits) ; notre inquiète curiosité s'étend sur tout l'univers, et se repaît de toutes les impressions qui en proviennent. C'est là le principal caractère de l'homme ; il est purement intellectuel : M. Broussais le définit, le besoin d'être excité à la pensée.

Les attributions du système nerveux sont de deux sortes. Les unes ont pour objet la perception des impressions reçues par les extrémités nerveuses (sens objectif), la formation des idées (subjectif); la manifestation des qualités morales ; la transmission et l'exécution des déterminations et des volitions, connues sous le nom de fonctions sensoriales, intellectuelles et morales, et locomotrices du système nerveux : les autres ont pour objet de présider à l'exercice des fonctions des autres forces organiques, de leur fournir une stimulation [1] indispensable à leur action, à leur vie (Georget). Les nerfs sont de deux sortes : les uns sont chargés de présider au sentiment, et les autres au mouvement (Magendie). Aussitôt qu'un objet se présente à quelques-uns de nos sens, il reçoit une stimulation; il les agite de telle ou telle manière. Chaque sens a ses nerfs propres ; c'est par leur entremise que l'impression de l'objet vu, entendu, se transmet au *sensorium commun*. En second lieu, l'ame (le moi) perçoit la sensation, la juge en la comparant avec le bien et le mal qui peut en résulter : l'effet de

---

[1] Esprits animaux, vitaux; oscillations des molécules; matière éthérée; suc nerveux ; fluide électrique, magnétique; influence, influx; action des nerfs, principe vital de la sensibilité. Les mots *influx* et *influence* désignent un écoulement (*fluere in*). Virey.

ce jugement (souvent faux) est de nous éloigner de l'objet de l'impression, s'il nous paroît un mal, ou de nous en rapprocher, si c'est un bien ; ce qui donne naissance au plaisir ou à la douleur. En troisième lieu, il s'opère, au moyen des nerfs, une réaction du cerveau sur l'économie animale, surtout sur les organes en état d'être excités, ou sur lesquels l'attention étoit en rapport. L'impression que produit cette réaction a lieu principalement sur les organes épigastriques, l'estomac, le foie, le cœur, le poumon, le diaphragme, etc.

Enfin, de cette impression résultent les effets des passions et affections consécutifs à l'affection du cerveau, si l'objet désiré est extérieur, et secondaire, lorsque la sensation vient d'un besoin, d'un appétit ou de toute autre modification d'un viscère.

L'influence nerveuse, pendant la passion, se porte du cerveau sur les nerfs qu'il distribue aux sens, à la face et à la huitième paire, aux viscères : la moelle rachidienne, influencée par le cerveau, stimule le tronc et les membres, agit sur le grand sympathique par ses soixante paires de filets de communication; celui-ci transmet l'influx nerveux de la moelle aux viscères épigastriques, et surtout au système circulatoire pectoral et intestinal. C'est donc à tort qu'on a fait du trisplanchnique un système nerveux particulier (M. Lobstein). Mais cette commotion morale peut être disséminée dans toute l'économie ; toutes les fonctions en sont troublées; la digestion dans l'estomac est particulièrement dérangée : c'est ce qui a fait placer le siége des passions tantôt dans le diaphragme, dans le cœur, l'estomac, le pylore ou dans le plexus soléaire. Mais les effets de l'impression des viscères (instinct) sont perçus ensuite par le centre cérébral; le moi en est modifié par une sensation d'où résulte le désir ou l'aversion. Les concentrations vitales dans ces organes avoient déterminé les anciens à mettre le courage et l'amour dans le cœur, la colère dans le foie, etc.

Les caractères des passions, des affections, et les suites qu'elles

peuvent avoir, sont singulièrement modifiés, suivant les individus, l'âge, le sexe, le tempérament et les climats.

L'homme, considéré aux diverses époques de son existence, n'a pas les mêmes émotions; car les goûts, les penchans, le tempérament, changent à mesure qu'on avance dans la carrière de la vie. La peur est une émotion de l'enfance : quelques enfans peuvent éprouver un sentiment de jalousie, et le moment qui les afflige touche au moment qui va les consoler. L'enfant arrive-t-il dans l'âge de l'adolescence, la sphère de ses facultés s'agrandit, son imagination s'enflamme pour s'élever à de vastes conceptions ou pour s'abandonner à des chimères ; la foule des passions vient assiéger son ame et bouleverser souvent toute son organisation. Qui ignore que c'est le temps des projets grands et téméraires, subits et changeans, des entreprises chevaleresques, du délire poétique, des rêves de félicité et de bonheur, des prestiges, des enchantemens; en un mot, que c'est le temps des romans et des fables? Aux illusions de la jeunesse succèdent les soins de l'ambition et de l'envie. C'est ainsi que l'homme parvient à se créer mille besoins factices, sources fécondes d'inquiétudes et de chagrins. Souvent alors il se charge de mille affaires, attire à lui tout ce qui peut lui procurer quelque gain : il n'entend rien, ne respecte rien; souvent l'amitié, la tendre amitié, perd ses droits, et se voit déchirée par l'envie. Mais de tels exemples sont rares. Au contraire, l'homme dont l'éducation a été soignée, dont les premiers penchans ont été dirigés vers l'étude des sciences et de la nature, demeure toujours juste et franc par goût, devient bon par l'apprentissage de la vie; il est humain, généreux, loyal; il fait de son grand âge son plus bel ornement, et offre souvent le plus parfait modèle des vertus sociales. Osons le dire, il n'est point de penchans irrésistibles; l'éducation morale sait les subordonner, les maîtriser tous.

L'amour, la joie, la pudeur, la pitié, la crainte, etc., sont plus familiers aux femmes, tandis qu'elles sont moins susceptibles d'am-

bition et de haine. En général, les affections de l'ame sont plus pernicieuses aux hommes.

Les passions diffèrent suivant les tempéramens.

Les sujets sanguins sont francs, dévoués, vifs, enthousiastes; ils s'emportent aisément et se calment de même; ils ont plutôt des goûts que des passions; un instant de plaisir leur fait oublier des années de malheur (Bégin).

Au tempérament sanguin s'unissent fréquemment les idiosyncrasies gastriques, génitales et musculaires. Dans le premier cas les sujets se livrent avec excès aux plaisirs de la table; dans le second, ils sont remarquables et par l'impétuosité de leurs désirs et par l'inconstance de leurs affections. Enfin, les derniers, peu sensibles au moral et au physique, semblent vivre sous l'empire de la force musculaire. Mais il existe des exceptions : un grand nombre d'hommes sont très-forts à la fois et très-spirituels.

Les sujets doués de la constitution nerveuse ont une richesse et une variété de sensations surprenantes; la pénétration et la perfection de l'intelligence leur sont données en partage. Mais, à côté de ces brillantes facultés, il faut joindre une exaltation continuelle, qui égare souvent le sens le plus droit; une mobilité d'imagination, une versatilité de sentimens, qui font que les affections se pressent, se succèdent sans relâche et se détruisent mutuellement : de là les caprices fréquens et l'exagération passionnée. L'énergie d'action et le développement de l'appareil gastro-hépatique (idiosyncrasie bilieuse), joints à ce tempérament, donnent à la physionomie un air de hardiesse. Ces individus ont un caractère ferme, fier, opiniâtre et violent; la haine, l'ambition et le désir de la vengeance forment ses attributs.

L'état mélancolique doit être considéré comme un état morbide du tempérament dit bilieux, ou l'affection chronique des organes épigastriques. Chez les sujets foibles et lymphatico-nerveux, doués de cet état, on rencontre une langueur douce, mais profonde, qui em-

preint tous leurs discours de sensibilité et de bienveillance. Si les vaisseaux sanguins sont développés et l'appareil gastro-hépatique douloureux, ces individus deviennent moroses, misanthropes, susceptibles, inquiets, méfians, souvent même portés au désespoir, au suicide.

Dans le tempérament lymphatique les extrémités nerveuses sont en quelque sorte enfouies au milieu des vaisseaux blancs; elles ne peuvent être que difficilement émues : aussi ces sujets ont-ils peu de passions.

Les constitutions atmosphériques, les saisons, les localités, le genre de vie, les alimens et les climats, influent puissamment sur le physique et sur le moral. Chaque saison imprime sur la nature entière les marques de sa puissance. La sensibilité est moins développée en hiver; on prétend que cette saison porte aux passions haineuses. Les sensations sont vives au printemps; la force organique dont on jouit alors, donne l'idée du bonheur et excite les passions gaies. En été, tous les phénomènes naturels excitent les facultés intellectuelles, agrandissent l'imagination, rendent les passions plus vives; mais à cette exaltation des forces morales succède bientôt la fatigue, le repos devient un besoin. Pendant l'automne, les sensations sont peu vives; les passions tristes, mélancoliques, prennent alors le plus d'empire : les suicides y sont plus fréquens que dans les autres temps de l'année. (Barbier.)

Dans l'homme du Midi l'imagination est riche et très-mobile; on trouve ordinairement de l'exagération dans ses sentimens, dans ses idées et dans ses passions. Les idées se succèdent avec moins de promptitude dans les contrées septentrionales, les passions s'allument plus lentement; il faut des impressions profondes pour les faire naître : mais la réflexion et la méditation y paroissent plus communes; elles ont vu les Tycho-Brahé, les Linné, les Pallas, les Kant, les Charles XII, les Arsteed.

Presque tous les gens de lettres, les savans, les hommes d'af-

faires, parcourent la plus grande partie de leur carrière tourmentés d'hypocondrie; ils sont irritables, susceptibles et irascibles. Il en est de même, en général, des professions qui exigent une vie sédentaire.

Les altérations morbides des différens viscères influent aussi plus ou moins sur les facultés affectives : c'est ainsi que la manie, le délire, sont parfois l'effet de quelque altération de l'estomac, du foie, etc.

Les affections de poitrine entretiennent chez les malades un caractère gai, ouvert et confiant; au contraire, celles des viscères abdominaux produisent un caractère sombre, soupçonneux et enclin au désespoir.

Chaque passion a une influence particulière, et produit certains effets généraux, qui, intérieurs d'abord, ensuite extérieurs, ont de la ressemblance chez tous les individus. Sans cela où en seroient ceux qui cultivent les beaux arts, tels que la peinture, la sculpture, qui nous représentent si bien l'homme, transporté de colère, en proie à la jalousie, à la frayeur, etc.? et même où en seroient les copistes des mœurs et des passions, ou les éthologues et les poëtes? Mais c'est principalement à la face que se montrent les émotions de l'ame; comme le dit Cicéron, la nature a marqué à chaque passion, à chaque sentiment son expression sur le visage, son ton et son geste particulier et propre : *Omnis enim motus animi suum quemdam a natura habet vultum, et sonum, et gestum.*

Il n'est point d'organe qui ne ressente les effets des passions par l'action irradiante de l'appareil nerveux; mais l'idiosyncrasie, la prédominance relative d'action de quelque viscère, un foyer accidentel de sensibilité ou de phlogose, déterminent souvent le siége d'une inflammation. L'expulsion soudaine des substances alimentaires peut arriver dans la colère. La supersécrétion de la bile et sa résorption subite produisent la jaunisse quelques instans après, ou occasionnent des superpurgations. Les affections pénibles développent souvent des maladies de l'estomac et du foie (gastrites, squirrhes,

hépatites). Les soupirs, les sanglots gênent plus ou moins la respiration; les poumons, subitement engorgés, pourront s'enflammer. L'action du cœur reçoit très-promptement l'influence des passions; il n'en est pas une, un peu vive, qui ne l'augmente ou ne la diminue. La mort subite peut dépendre de l'état spasmodique du cœur, qui reste en contraction et cesse d'entretenir l'action du cerveau. Les émotions sont souvent causes d'anévrismes : la rupture d'un gros vaisseau peut avoir lieu, si sa tunique est déjà affectée dans un point. Elles déterminent dans les capillaires de la peau, du visage, principalement, une rougeur intense; d'autres fois la pâleur : c'est ainsi qu'on voit quelquefois des hémorrhagies sous-cutanées qui forment des ecchymoses, et sur les muqueuses des hémorrhagies, des hémathémèses, des hémoptysies, des épistaxis, ou des exhalations sanguines sur les séreuses, etc. Les affections lentes minent les individus, troublent la nutrition, causent des aberrations de nutrition sans inflammation, comme les foies gras, etc., ou diverses désorganisations produites par cet état pathologique. Les émotions n'apportent un dérangement dans la force assimilatrice qu'autant qu'elles se succèdent souvent; alors les fonctions préparatoires à la nutrition seront troublées : de là la non-réparation des pertes que l'économie fait sans cesse. Les sécrétions, les exhalations, la calorification sont aussi influencées. Le fluide sécrété peut être augmenté ou supprimé, ou des changemens variés ont lieu dans sa composition. La colère, la peur tarissent fréquemment les sources du lait, ou impriment à cette liqueur des propriétés nuisibles pour l'enfant; les glandes mammaires et l'utérus sont souvent atteints d'inflammations chroniques, d'induration, sous l'influence de ces causes. Certaines émotions provoquent une sueur copieuse, d'autres l'arrêtent. L'anasarque est survenu pendant un profond chagrin, et il a disparu avec la cause occasionelle. Les passions s'accompagnent dans certains cas de mouvemens tumultueux, qui, portés à l'extrême,

deviennent des actions que la raison réprouve, quand elle a repris son empire; d'autres fois elles modifient la voix, déterminent des cris ou l'aphonie; elles s'accompagnent souvent de mouvemens partiels ou de gestes plus ou moins expressifs, ou elles sont suivies de convulsions, de tremblement, de paralysie, d'immobilité, etc. Les grands accès de colère peuvent occasioner de violentes congestions cérébrales sans rupture et capables de donner la mort subite, ou avec rupture, ou par exhalation. Dans la tristesse, tous les sens perdent leur énergie. Les névroses, la surdité, l'amaurose, ont été le résultat d'émotions vives. Enfin, le *sensorium commune* peut en être souvent troublé dans ses facultés: ainsi la terreur, la colère nous privent au moment où elles agissent de l'usage de la raison et de celui de nos sens; elles peuvent occasioner toutes les maladies de l'encéphale, l'anœsthésie, etc. Souvent même les seuls travaux intellectuels irritent le cerveau : la tête devient douloureuse; il y a somnolence ou état de veille opiniâtre, d'où naît la prédisposition aux délires, apoplexies, etc.

Si les passions laissent après elles des traces funestes sur les fonctions de la vie, combien, à plus forte raison, ne doivent-elles pas être nuisibles dans l'état de maladie! De toutes les passions il en est peu, par exemple, qui retardent autant la guérison des plaies que cette tristesse occasionée par le regret d'avoir quitté son pays : ici toujours les secours moraux ranimeront le flambeau de la vie prêt à s'éteindre.

Lorsqu'une cause externe a produit sur le corps une solution de continuité plus ou moins considérable, la plaie d'abord est rouge et sanglante ; bientôt les vaisseaux capillaires se ferment d'eux-mêmes, le sang s'arrête; il se manifeste dans les lèvres de la plaie et dans les environs un engorgement inflammatoire, produit par la section des filets nerveux, par le contact de l'air et des pièces d'appareil; l'inflammation augmente, les humeurs affluent de tous côtés vers le point irrité; la tuméfaction, la chaleur et la

rougeur augmentent; un suintement lymphatico-sanguin ne tarde pas à s'établir; un fluide blanchâtre, opaque, inodore, connu sous le nom de pus, le remplace bientôt : alors la surface de la plaie se couvre d'un grand nombre de petits tubercules rouges, coniques, appelés bourgeons charnus; la plaie se dégorge, ses bords s'affaissent, et sa profondeur diminue; la peau s'avance de la circonférence au centre, et lorsqu'elle refuse à se prêter davantage aux vœux de la nature, une pellicule rougeâtre lui succède, couvre le centre et forme la cicatrice. Le calme de l'esprit et l'espoir d'une guérison prochaine favorisent singulièrement cette marche régulière. Une affection morale triste, souvent la nostalgie, la trouble assez fréquemment : les forces vitales changent de direction, les voies digestives s'irritent, la fièvre s'allume, la suppuration devient lente; la plaie, douloureuse, présente une surface pâle et violacée; un écoulement sanieux, roussâtre, sans consistance, en découle; ses bords sont livides et renversés; la foiblesse est extrême. Dans cet état, qu'un homme sensible approche du malheureux malade, qu'il entre dans ses peines, qu'une voix éloquente fasse naître dans son sein les consolations de l'espérance et du bonheur; alors d'heureux changemens succèderont bientôt à ces sensations touchantes : tous les traits exprimeront sa reconnoissance et la douce émotion qu'il éprouve; le pouls prendra du développement, la langue reprendra sa netteté et le système digestif ses fonctions; les propriétés vitales reviendront à leur type, le pus vicié deviendra louable, et la plaie offrira régulièrement toutes les phases qui précèdent et amènent la cicatrice.

L'indication générale pour traiter les penchans, les passions, etc., est de produire dans les habitudes du moral et du physique une révolution telle, que l'entendement, la volonté et la sensibilité puissent abandonner sans retour leurs directions vicieuses. Nous proposerons de faire naître le sentiment du beau et du sublime comme traitement moral le plus efficace; car le sentiment des

beautés de la nature, dans la culture des lettres et dans celle des arts, donne à l'homme une attention forte, l'accoutume dès sa jeunesse à exercer ses facultés intellectuelles, à les étendre et à perfectionner son être moral. Le sentiment du beau et du sublime lui donne des jouissances plus délicates que celles qui lui viennent par les sens; il lui assure en même temps l'activité nécessaire pour ne pas trouver la vie insipide dans les longs intervalles des plaisirs physiques, lorsqu'il n'a point d'inquiétude sur ses besoins et qu'il n'est point livré à des passions fortes.

## SECTION II.

### *Des émotions en particulier.*

*La colère.* Les mouvemens d'impatience, de vivacité, les emportemens, l'indignation, la fureur, sont des degrés différens de la même passion; elle trouve ses causes les plus fréquentes dans les blessures de l'amour propre, et nous inspire le désir de la vengeance : elle est la plus violente des émotions. Les gens bilieux, mélancoliques, nerveux, sont sujets à une colère ardente, profonde, impétueuse, dit M. Fournier; ses effets sont prompts : elle est suivie des plus graves accidens; l'action nerveuse est exaltée; la sensibilité la plus vive se communique à tous les organes et les ébranle; les mouvemens soumis à la volonté acquièrent une singulière énergie; le cœur bat tumultueusement; le pouls acquiert beaucoup de force et de fréquence; la circulation est énergique dans les vaisseaux du cerveau. L'esprit est dans une agitation extrême; le moi est éclipsé, ou ses opérations sont irréfléchies, incertaines, la volonté ne peut les régler. Les cheveux se hérissent; le visage devient rouge et pâlit alternativement; l'œil étincelle et ne voit point; la bouche est sèche ou se remplit d'écume; la langue articule difficilement; la voix est entrecoupée, sourde et tout à coup véhémente : *Ira furor brevis.*

La colère peut se présenter sous un autre aspect : alors l'idée qui

la produit demeure fixe; il y a un tremblement général; la voix est foible; l'œil est terne, le pouls est petit, intermittent; parfois le sujet est menacé de syncope; la respiration est gênée; le sang s'accumule dans le poumon. Mais bientôt la puissance vitale réagit. Cet état de spasme de la circonférence au centre se remarque dans la colère mêlée de crainte et de désespoir, chez les individus foibles, timides.

Les effets de la colère, sous le rapport pathologique, sont souvent des plus graves: tels, pour le cerveau, la folie, l'apoplexie, l'épilepsie, la catalepsie, des convulsions, les méningites, le tétanos, la syncope et la mort. Pour le cœur: des palpitations, des anévrismes, des ruptures de cet organe ou des gros vaisseaux. Sylla, Valentinien et Attila, moururent d'un vomissement de sang venant probablement de l'ouverture d'une poche anévrismatique. Pour l'estomac: des vomissemens; une gastrite. Pour le foie: l'ictère, l'hépatite. Pour l'utérus: le dérangement de ses fonctions, et des mouvemens insolites dans son tissu, donnant lieu au décollement du placenta. Plusieurs sécrétions éprouvent des altérations remarquables: la salive acquiert des qualités dangereuses; le lait des femmes qui nourrissent, se tarit ou se convertit en un fluide délétère pour l'enfant. Elle peut donner lieu aux maladies du poumon ou à celles des voies urinaires, etc. Cette passion furieuse augmente les accidens des maladies aiguës et chroniques, et peut renouveler un mal ancien, tel que la goutte, des affections cutanées. Le premier mouvement de colère peut être si vif que la loi en traite les effets comme des actions non entièrement libres.

Souvent la raison de l'homme ne résiste pas aux agitations du sentiment implacable qui remplit son ame. Telle fut la colère d'Achille, offensé par Agamemnon à la vue de tous les Grecs: colère mémorable, si bien peinte dans la plus belle des Épopées.

La mélodie a bien rendu cette passion dans le deuxième acte d'Œdipe à Colonne.

*La joie*, le plaisir, le contentement, sont des degrés de bien-

être résultant de la perception de sensations agréables, d'un bien présent ou d'un bien futur assuré. La cessation d'un mal, d'une douleur, d'une crainte, devient aussi une source de joie. Le principe d'expansion vitale qui fait dès l'enfance développer les corps organisés, dit M. VIREY, est un sentiment spontané de joie. Toute substance diffusible qui repousse vers la circonférence l'activité et la sensibilité, produit le contentement, la gaieté. La joie modérée, dit MACKENSIE, est la puissance tutélaire de la santé et l'antidote des maladies. Dans la joie, le système nerveux rend les fonctions plus actives Il arrive souvent que ce contentement intérieur se déploie par des gestes, des transports d'alégresse, accompagnés par le rire, quelquefois par des larmes involontaires. Ses effets sur le moral sont de donner plus d'essor à l'imagination et un caractère gai et aimable. Une joie subite et immodérée, un plaisir vif, sont plus dangereux qu'une tristesse subite. Cette émotion est caractérisée ordinairement par la suspension des fonctions intellectuelles, la foiblesse musculaire, un resserrement dans les organes épigastriques : elle porte une atteinte prompte et subite au système nerveux de cette région, ou un état spasmodique très-considérable, d'où peut résulter la suspension des fonctions des organes de la circulation et de la respiration, et une mort subite. Lorsque cette passion ne produit pas un spasme assez considérable pour suspendre les mouvemens du cœur, cet organe réagit et fait des efforts réitérés pour se débarrasser de l'état de gêne qui l'opprime : de là naissent les mouvemens irréguliers du cœur qu'on désigne sous le nom de palpitations. Le moindre des accidens qui souvent succèdent à la joie immodérée, est la perte du sommeil et un abattement qui ressemble à la tristesse.

Chilon, lacédémonien, embrasse son fils qui venoit de remporter le prix aux jeux olympiques, et meurt de joie.

Les effets de la joie sont d'autant plus redoutables, qu'ils viennent tout à coup pendant un profond chagrin.

Les excès de joie ou de plaisir avec des rires immodérés, à raison de la commotion violente qu'ils causent à toute l'économie, principalement dans le centre épigastrique, ne peuvent qu'être nuisibles au traitement des maladies aiguës, des hernies, des fractures et des plaies en général, surtout à celles de la poitrine, de la tête, etc., parce qu'il est à craindre qu'ils ne renouvellent des accidens, tels que l'hémorrhagie, etc.

Nicolo et Rossini sont les musiciens qui ont le mieux exprimé la joie dans Joconde et dans le Barbier de Séville. Les peintres flamands ont excellé dans les scènes populaires, les fêtes villageoises et les joies des cabarets.

*La frayeur*, la terreur, la peur, l'effroi, l'horreur, le saisissement, la surprise, la crainte, les alarmes, la timidité, la pudeur et la honte paroissent être autant de nuances d'une même passion. La frayeur vive est cette émotion pénible, ressentie à l'idée ou à la vue d'un mal ou d'un danger possible ou que nous jugeons tel. Sa première atteinte sensible porte sur l'épigastre, où l'on éprouve un mouvement et un sentiment d'anxiété toujours proportionné à la cause ou à la sensation : on observe un tremblement général; les extrémités se refroidissent; les facultés intellectuelles sont obscurcies ; il y a aphonie ou difficulté d'articuler les sons. Si le danger n'est pas imminent, l'individu prend la fuite, et il acquiert de la force et du courage. Dans le cas contraire, toutes les fonctions sont dans un trouble extrême : la digestion est intervertie ; l'état de contraction du diaphragme fait que l'expiration est incomplète; la contraction subite de la vessie ou du rectum expulse ce qu'ils contiennent; la peau se décolore et se resserre; la face est pâle, verdâtre, couverte d'une sueur froide ; le front est ridé, les sourcils sont élevés, la paupière est très-ouverte, la bouche béante; le cœur est fatigué par de violentes palpitations, l'arbre artériel est contracté ; la lypothimie se déclare parfois ; ou, enfin, l'état d'immobilité a lieu dans ce degré

nommé terreur, accompagné d'une vive attention, et l'on peut perdre la vie.

Dans les beaux tableaux du Lévite d'Éphraïm et de la Scène du déluge, ces deux états sont admirablement bien exprimés.

Dans la frayeur vive, la crainte prolongée, la terreur, le cerveau est de tous les organes celui qui conserve presque toujours les plus fortes atteintes. La frayeur est souvent suivie d'épilepsie, de délires, de convulsions, d'apoplexie, de paralysie, d'ictère, de syncopes, de morts subites. Ces émotions sont une des principales causes des anévrismes; elles font cesser les hémorrhagies capillaires externes, ce qui explique l'impossibilité où l'on est d'obtenir du sang par la saignée. Elles ont occasioné les affections gastriques, l'hépatite, la suppression du flux cataménial: les cheveux ont blanchi en quelques heures chez des individus à qui on a annoncé leur condamnation à la peine de mort.

La crainte et la frayeur amènent fréquemment cet état moral appelé pusillanimité, et qui conduit ensuite à la tristesse, à la mélancolie et aux terreurs paniques; elles disposent à contracter les maladies contagieuses, troublent la marche ordinaire des maladies, y causent des épiphénomènes et s'opposent aux effets des médicamens (Tissot).

Baglivi rapporte qu'à la suite d'un tremblement de terre qui se fit sentir à Rome, où il causa une alarme générale, il remarqua une exacerbation très-sensible chez ses malades. Certains individus dont la sensibilité paroît augmentée, semblent avoir des sensations plus vives : leurs yeux sont toujours fixés sur les objets environnans, leurs oreilles sont attentives au moindre bruit; la chute d'une feuille les fait tressaillir; souvent leur imagination grossit les objets et leur prête des formes bizarres. Le mouvement de surprise chez eux ne dure qu'un instant; un cri, quelques battemens de cœur, se terminent bientôt par la gaieté.

Gretry a exprimé très-exactement ces passions par le moyen des sons.

*La honte* est une émotion que l'on éprouve lorsqu'on est désapprouvé ou blâmé : elle s'annonce par des battemens de cœur irréguliers, une respiration gênée, une sensation douloureuse à l'épigastre, le désordre des facultés intellectuelles; elle a cela de particulier, que les joues de celui qui l'éprouve se couvrent d'une rougeur plus ou moins intense. La honte excessive peut faire périr sur-le-champ. Un duc de Nevers expira de honte au reproche que lui fit Henri IV de n'avoir pas assez approché l'ennemi.

Lebrun en a saisi tous les caractères dans son tableau des Vendeurs chassés du temple.

*La pudeur* est une émotion subite qui a pour objet la décence; c'est une espèce de honte à laquelle les enfans et les jeunes personnes sont sujets : elle arrête le sang dans les capillaires de la face et de la poitrine; les lèvres éprouvent un léger tremblement, les regards sont modestes, la voix est douce et timide; le moindre geste, la moindre parole un peu équivoque, font briller tout le corps d'un vif incarnat; on observe un léger trouble dans les idées. Cette belle passion est la moins redoutable de toutes; cependant elle peut devenir nuisible, comme la crainte, si elle est portée trop loin.

Aucun peintre n'a aussi bien exprimé sur la toile la chaste pudeur que Raphael sur le visage modeste de ses vierges.

Un sentiment exagéré de pudeur et de honte est souvent l'effet et l'un des principaux caractères de l'hypocondrie. Flaming, auteur d'un poëme latin (*de Nevropathia*), éprouva vivement ce sentiment exagéré de honte et de pudeur, qu'il a très-bien décrit. Le célèbre médecin portugais, Ribeiro Sanchez, se trouva cruellement en proie à cette passion oppressive pendant une grande partie de sa vie. La seule idée d'une visite ou la vue d'un étranger lui faisoit éprouver un sentiment d'anxiété; il étoit pendant quelques instans sans pouvoir respirer; son visage se coloroit vivement; il n'avoit plus ni mémoire, ni jugement, et se trouvoit

dans un désordre physique et moral difficile à décrire. (Encyclopédie méthod.)

*L'amour.* Il n'est pas de pièces de théâtre, pas de roman, pas d'histoire; il n'est pas de tableaux, pas de conversations particulières, dont cette passion ne soit le sujet ou l'accessoire. Je ne parlerai point en particulier des effets physiologiques ni des maladies qui naissent d'un amour malheureux: les effets de cette passion doivent varier selon que, trompée ou non satisfaite, elle se transforme en jalousie, ou jette dans les fureurs de la colère, du désespoir, ou consume lentement sa victime. Les modifications d'un amour violent exposent aux maladies dont j'ai parlé en retraçant les effets des passions dont celle-ci peut revêtir le caractère et décider les funestes suites. On peut dire néanmoins que, chez la femme, les maladies qui accompagnent cette passion entravée, ont principalement leur siége dans l'organe dont le développement et l'action correspondent à l'époque où les premiers désirs se font sentir. Cet état du corps et de l'ame est bien décrit dans l'histoire de Clarisse.

La crapule et la débauche ont leurs racines dans cette passion effrénée : elles dégradent le moral de l'homme et effacent tous les sentimens nobles qu'il portoit dans son cœur; bientôt elles annullent ses talens acquis, et font évanouir tous les dons de son esprit : ce n'est plus qu'une brute, un animal stupide, qui végète et que les plus dégoûtantes syphilis vont assaillir. Mais l'amour maternel, l'amour conjugal et cet autre amour qui le précède ou qui devroit toujours le précéder, comptent dans leurs fastes plusieurs honorables victimes de l'excès des mouvemens qu'ils ont imprimés.

*L'espérance* est un sentiment fondé sur le plaisir : cette affection légère, qui amuse dans les projets, flatte l'imagination, soutient le courage, qui anime dans la prospérité, ne doit point être mise au nombre de ces sentimens trop vifs qui peuvent mettre le trouble dans l'économie animale. Les effets salutaires qu'elle produit par-

ticipent de la joie, mais sans en avoir les inconvéniens. En effet, l'espérance affecte l'ame d'une manière si douce, si modérée, que la commotion qu'en reçoit l'économie vivante est toujours agréable. Aussi elle donne un mouvement doux, salutaire à la circulation; elle entretient les sécrétions dans le degré nécessaire à la santé; elle excite l'appétit et favorise les digestions; en un mot, elle nous fait sentir les forces de notre corps et de notre esprit, qui s'accroissent avec elle, et nous éprouvons alors un épanouissement du cœur qui nous console.

### *Des affections lentes en particulier.*

*La tristesse*, les contrariétés, les peines, l'affliction, l'ennui, le découragement, l'abattement, la nostalgie, ne sont que des nuances de la même affection. Dans le chagrin ou la tristesse subite, le cerveau, le cœur et l'estomac sont frappés presque en même temps: on éprouve un sentiment subit de serrement à la région soléaire; les facultés intellectuelles sont anéanties ou concentrées sur l'objet; les jambes ne peuvent soutenir le corps; l'oppression est extrême; la gêne dans l'action des poumons fait pousser des soupirs; le pouls devient petit, fréquent, intermittent; si la digestion étoit commencée, elle seroit arrêtée. La face, quoique immobile, exprime la douleur; quelquefois il se fait un abondant écoulement de larmes, et le calme se rétablit, ou l'affection se prolonge et produit la tristesse. Le chagrin violent peut être suivi des maladies déjà indiquées, telles que la folie, l'apoplexie, les céphalites et méningites, l'hystérie, la syncope, les maladies du cœur et des voies gastriques. Isocrate fut frappé de mort en apprenant la perte de la bataille de Chéronée. Horace mourut neuf jours après Mécène. Dans le beau tableau de la mort des fils de Brutus, plusieurs personnages expriment d'une manière admirable le chagrin profond et le font partager vivement au spectateur. La plus belle tristesse se voit dans le Laocoon et la Niobé.

Les accens du chagrin, de la tristesse, du désespoir, ont été très-bien exprimés par SACCHINI dans la Vestale, et dans Joseph en Égypte, musique de MÉHUL.

La tristesse lente vient de deux sources : les idées tristes, et une sensation douloureuse dans les viscères irrités, comme dans la péritonite, la gastrite, l'hépatite, la pneumonite ou la péricardite à l'état aigu. Dès qu'une sensation désagréable prolongée a lieu, l'action nerveuse irradie de ses foyers et va sur les systèmes viscéraux, les irriter et les tenir dans un état de gêne et de contraction; les nerfs reportent au moi la sensation d'une constriction ou concentration vitale, vive et forte, appelée douleur ou mal-aise.

Chez des individus on observe une tristesse habituelle avec une grande susceptibilité morale, et quelquefois de la confusion dans les idées, du dégoût pour les occupations de l'esprit et du corps, de l'insomnie, des céphalalgies; les mouvemens du corps sont lents et peu énergiques; l'appétit est perdu, les digestions sont pénibles; il y a un état de spasme du diaphragme, des muscles abdominaux et des fibres musculaires du canal digestif. L'action du cœur est diminuée, le pouls est petit et inégal, la respiration est laborieuse et lente; il existe, suivant le vulgaire, un serrement de cœur, un état d'angoisse et d'oppression; la maigreur survient rapidement. La face est sombre, ridée; les yeux sont languissans, caves; les traits sont affaissés; toute l'habitude du corps est jaunâtre : enfin, les muscles se relâchent et la mort termine la scène. La prolongation de cet état produit des dérangemens au cerveau et dans les autres organes, et constitue alors la mélancolie et l'hypocondrie.

La tristesse que cause le désir de revoir son pays, se nomme *nostalgie;* cette affection mène ordinairement à la mort après une courte mélancolie.

Le chagrin lent est une cause fréquente du cancer; il détermine souvent les irritations chroniques du cœur et du poumon

ou de l'estomac : d'où résultent la phthisie, l'hépatite, la gastrite chronique, le squirre du pylore, l'hydropisie, l'hystérie, l'aliénation mentale, la catalepsie, l'amaurose, la métrite, etc. Les affections morales tristes ont sur la production et sur la marche des anévrismes du cœur et des gros vaisseaux une influence notable.

*Le spleen* dépend souvent de la satiété du plaisir et des jouissances. En vain ses victimes cherchent de nouveaux plaisirs; en vain ils appellent à leur secours le délire d'une imagination pervertie; la nature n'a plus de plaisirs à leur donner, ils se plongent dans l'ennui : la pâleur du visage, le regard morne et fixe, quelques paroles prononcées d'un ton triste et lugubre, la démarche lente et incertaine, les distinguent; l'avenir les fait frémir d'horreur; la langueur redouble, et l'ame abattue goûte peut-être le dernier plaisir dont elle soit susceptible, celui que lui procure l'effort que l'homme fait pour se détruire. Cette affreuse maladie, méconnue des sauvages, ne se voit guère que chez les peuples très-civilisés. Ce désir affecte un grand nombre d'Anglois, dont le caractère se décèle par un goût passionné pour les tragédies et pour les romans du genre le plus sombre.

*La jalousie*, ainsi que l'envie, est une tristesse composée de haine et de douleur en voyant le bonheur et la gloire d'autrui; elle conduit toujours avec elle la haine du mérite, et cherche à l'abaisser: c'est elle qui fit périr Socrate et persécuter Aristide. Les envieux présentent un air sombre, taciturne; ils marchent la tête baissée; leurs sourcils se froncent; les paupières s'élèvent et les prunelles s'abaissent; la lèvre supérieure s'élève de chaque côté, tandis que les coins de la bouche s'abaissent un peu. L'homme jaloux, qui cache et dissimule, éprouve une anxiété durable; les digestions se dépravent; il survient des douleurs gravatives à l'estomac, la circulation se ralentit; il y a parfois des palpitations; la respiration est embarrassée; toutes les sécrétions sont dérangées. A cette anomalie des fonctions succède le marasme. Un grand

nombre de maladies, même chez l'enfant, n'ont souvent d'autres causes qu'une envie secrète, qui dévore le cœur, abat l'esprit, trouble à la fois toutes les fonctions des organes, et fait tomber le corps dans un état d'où il n'est presque plus possible de le tirer.

L'envie et la jalousie sont surtout dangereuses en amour. Il n'est pas de maux que la jalousie n'enfante : elle cause des phlegmasies chroniques des organes épigastriques, des douleurs de tête, la jaunisse, les convulsions, la mélancolie, l'hystérie, les misanthropies, la folie ou la mort subite.

Lepidus succomba à cette affection de l'ame. Voyez les tableaux de Didon, faits par VIRGILE, et différens tableaux représentant Caïn avant le meurtre d'Abel; la femme jalouse (comédie) de DESTOUCHES, etc.

*La haine* n'est qu'un accès de colère lent et prolongé; c'est un sentiment d'aversion pour quelqu'un dont l'aspect ou le souvenir nous est pénible. La colère a des bornes : la haine n'en connoît point; elle poursuit sa vengeance jusqu'à ce qu'elle soit assouvie. La haine, l'envie, la jalousie, le désespoir, participent beaucoup de la colère, du chagrin et de la crainte; leurs suites affligeantes peuvent survenir tour à tour, parce que toutes ces passions se succèdent et s'enchaînent quelquefois mutuellement.

Lorsque les hommes couvent dans leur cœur le souvenir de quelque injure, ils sont sujets à tomber dans une noire mélancolie : l'appétit se perd, la digestion se fait mal, les mouvemens du cœur sont ralentis, la respiration est embarrassée, les sécrétions sont dérangées; ils éprouvent un sentiment de constriction à l'épigastre; l'attention n'est fixée que sur une idée; le front est ridé; le visage est amaigri, comme tout le reste du corps; le sommeil fuit, et la foiblesse survient.

La haine concentrée devient un poison rongeur qui porte de grandes atteintes à la santé.

La haine est, pour ainsi dire, animée, dans un tableau du Pous-

sin, sur la figure de Néron commandant les tourmens et les tortures de ses ennemis.

*L'ambition* est une soif excessive d'honneur et de gloire; elle se sacrifie toutes les autres passions. Alexandre, Scipion, Pompée et César ne donnèrent jamais au plaisir une heure qu'ils pouvoient employer à leur élévation. L'ambition n'est pas susceptible de satiété; elle s'augmente par la jouissance. La soif de l'ambitieux ressemble à celle de l'hydropique; elle s'irrite et s'accroît à mesure qu'on cherche à la satisfaire (Fontenelle). Si le désir ou les souhaits empressés sont accompagnés d'inquiétude et de crainte, si l'objet du désir ne peut pas être atteint, que l'esprit en soit continuellement occupé, on est tourmenté d'un feu qui dévore, qui trouble les fonctions du corps et de l'esprit. En effet, l'imagination, ainsi occupée d'un objet, augmente l'action nerveuse sur les viscères, qui s'irritent; enfin celle-ci s'épuise; les fonctions languissent; les forces diminuent ou se concentrent sur un organe: de là toutes sortes de désordres très-nuisibles au traitement des maladies, désordres à peu près semblables à ceux du chagrin et de la crainte (Tissot). Quelquefois la raison triomphe, et tout rentre dans l'ordre; d'autres fois elle succombe, et la mélancolie avec penchant au suicide a lieu. Voyez Léonidas mourant aux Thermopyles, tableau de David. Le célèbre anglois Swift fut une victime de la passion du travail et de l'ambition; il passa ses dernières années dans la démence.

La passion du *jeu* est une des plus funestes; elle fait naître les plus grands désordres dans l'économie vivante. Qu'on examine le joueur: on le verra, attentif aux chances d'un jeu dont dépend sa destinée, éprouver les atteintes de la joie, de la tristesse et du désespoir, suivant que la fortune aura secondé ou déçu son espérance; les émotions diverses se succèdent rapidement et se communiquent aux muscles de la face, qui fait prendre à la physionomie des caractères si variés dans un instant presque indivisible.

De même que la figure, les différentes fonctions, et principalement la circulation, passent à chaque moment d'un état à un autre entièrement opposé; d'où résultent des affections qui sont en rapport avec les émotions de perte ou de gain. N'a-t-on pas vu dans ces rages secrètes le sang jaillir avec force du nez? Qu'on juge des tiraillemens affreux qu'éprouve un avare auquel un coup imprévu arrache son or si précieusement amassé.

## SECTION III.

### *Du sentiment du beau et du sublime, considéré comme traitement moral des passions.*

Les passions les plus dangereuses ne doivent pas toujours être proscrites; car, dirigées par la prudence et par la sagacité, elles peuvent procurer les résultats les plus inespérés. Une multitude de faits cités par les auteurs les plus recommandables prouvent que leur puissance peut être mise à profit dans beaucoup de maladies rebelles à tous les autres moyens de l'art. Mais comment cette influence se fait-elle sentir dans les phlegmasies, et même dans les affections organiques? C'est ce qu'il est difficile d'expliquer, mais ce qui cependant est incontestable. Il paroîtroit que l'action de la puissance nerveuse, en activant l'absorption, favoriseroit la résolution des foyers inflammatoires. Dans ces cas, le médecin n'oubliera point tout ce qui concerne cette puissance merveilleuse, cette lampe interne, éclairant les actes de l'économie vivante par des instincts salutaires, par des mouvemens autocratiques (HIPPOCRATE), dans la maladie, comme dans la santé: laissez le plus souvent la nature agir; elle produira des crises et non des métastases.

Parmi les passions, les unes, avantageuses à la chose publique ou à l'individu, ou à l'un et à l'autre à la fois, doivent toujours être favorisées; les autres, presque constamment nuisibles, doi-

vent être réprimées; quelques-unes, enfin, dangereuses seulement par leur excès, doivent être modérées.

Réprimer ou exciter les passions, c'est mettre habilement en usage, 1.° les agens que l'on appelle moyens physiques, tels que le régime, l'influence des climats, les évacuations de toute espèce et la gymnastique; 2.° les moyens moraux, c'est-à-dire ceux qui portent directement leur action sur le cerveau par l'intermède des sens. La thérapeutique morale ne se compose pas seulement de l'art d'exciter des passions opposées, et de les détruire ainsi les unes par les autres: cette méthode, en quelque sorte perturbatrice, n'est pas la seule; il en est une autre, qui consiste tantôt à adoucir les passions et à les faire rentrer peu à peu dans les limites de la raison, tantôt à leur donner le change par des supplémens plus ou moins heureux, quelquefois à favoriser les effets puissans du temps.

Toutes ces indications morales seront remplies dès que l'on saura faire naître dans l'homme le noble *sentiment du beau et du sublime;* sentiment délicat et relevé qui mérite ces qualifications, dit KANT, parce qu'il nous offre des jouissances plus durables et qui ne nous rassassient pas, et qu'il suppose en nous des inclinations aux émotions vertueuses.

La beauté n'existe point par elle-même et dans les objets que nous trouvons beaux; elle n'est qu'une relation qu'ils ont avec nous : elle est en eux une qualité relative et secondaire (comme le froid et la couleur), qui n'a d'existence que dans le sentiment que nous en avons. Cependant le sentiment du beau et du sublime est une chose très-réelle, dont notre ame est affectée par la présence des objets que nous trouvons beaux dans telles circonstances que l'observation fait connoître.

Les couleurs, outre leur impression propre et représentative, sont plus ou moins agréables; ainsi le rouge, le blanc, certains tons ou mélanges de couleur, plaisent plus en général que le noir:

il y a donc un beau naturel dans les couleurs. Il en est de même des sons; les uns sont plus ou moins doux, et d'autres, au contraire, sont pénibles à entendre (BÉRARD) : il en est aussi des accords et de la succession des sons, comme ds combinaisons des couleurs. La vue des objets réguliers et symétriques nous plaît. Il est certaines actions morales qui nous plaisent ou qui nous déplaisent d'une manière instantanée, sans réflexion et sans calcul; tel est le sens moral. Tous ces rapports de la sensibilité physique et morale que nous venons de signaler, sont innés et tiennent à la constitution primitive du moi, mais ne se manifestent que dans le temps et sous l'action de leurs causes appropriées.

Les philosophes ont conçu différemment l'idée de la beauté.

PLATON a regardé l'idée abstraite de la relation qui nous fait sentir la beauté dans les objets, comme un être qui subsiste par lui-même; et, indépendamment de ces objets, il a placé dans le sein même de la divinité la beauté par essence.

ARISTOTE a rejeté cette doctrine de PLATON, et soutenu que la beauté réunit les idées de grandeur et d'ordre, et qu'un objet quelconque ne mérite le nom de beau que lorsque l'ordre qui existe dans sa composition et son étendue convenable, nous en fait saisir les parties et bien voir l'unité ou l'ensemble.

CROUZAS, le P. ANDRÉ SULZER et MOSÈS MENDELSSOHN, ont dit que la beauté résulte de la variété réduite à l'unité.

WOLF, BAUMGARTEN, WINKELMANN, D'AZARA et HOME, ont avancé diverses opinions plus ou moins analogues à ces derniers.

Les Leibnitziens ont dit vaguement que le beau est ce qui plaît, et que le laid est ce qui déplaît. HUTCHESON avance que le beau est perçu par un sens particulier.

CONDILLAC et BURKE ont pensé que la beauté nous est connue par un instinct qui est le résultat de certains *jugemens* que nous nous sommes rendus *familiers*, et qui par là se sont transformés en ce que nous appelons *goût*.

Suivant Barthez et M. Andrieux, pour faire naître le sentiment du beau et du sublime d'un objet, il est deux conditions nécessaires : la première est que cet objet excite à la fois plusieurs sentimens agréables (sentiment de plaisir, mêlé d'un sentiment d'admiration); la seconde, que chacun de ces agrémens ait un des caractères particuliers qu'on a observés être des élémens du sentiment de la beauté.

On ne peut guère avoir de véritable esthétique sans avoir démêlé dans les douces émotions de chaque genre ce qu'il y a de naturel et d'artificiel, et sans avoir rattaché les règles aux sentimens primitifs, c'est-à-dire, à la constitution même de l'esprit humain.

Les beaux arts se rattachent aux dernières profondeurs de l'entendement, aux derniers mystères de ses facultés : ils se perdent sans cesse dans le beau idéal, dans le sentiment de l'infini.

L'habitude de sentir les beautés qui résultent de la comparaison des divers objets de l'intelligence, dispose à goûter le sentiment du beau moral, qui est le principe de toutes les vertus. L'homme est alors continuellement porté à comparer et à raisonner ses affections, et à préférer constamment celles qui sont le plus conformes à des motifs d'ordre et de régularité : les affections qu'il préfère, étant plus nobles et plus délicates, lui font sentir sa dignité et son élévation; elles le disposent habituellement au sacrifice des jouissances personnelles, qui ne sont que d'un intérêt vulgaire. Mais l'homme ajoute à son bonheur et perfectionne son être *moral*, quand il sait exciter et entretenir convenablement une assez grande diversité d'affections et de goûts que peut faire naître en lui le sentiment du beau.

L'utilité principale de ces goûts multipliés qu'inspirent à l'homme divers genres d'objets où il voit de la beauté, et auxquels il partage son attention, est d'aider sa raison à combattre toute passion dominante par laquelle il pourroit être maîtrisé, si ses affections étoient concentrées sur un seul genre de ces objets. C'est surtout

par ces heureuses diversions que l'homme peut arrêter en lui la formation et les progrès de toute passion unique, qu'il peut se défendre de l'exagération des illusions que cette passion lui cause, et en dissiper le délire, dès qu'elle tend à troubler la vie et la paix intérieure ou à dégrader son caractère.

Après qu'une semblable passion a extrêmement affoibli toutes les autres affections qui lui étoient étrangères ou opposées, si elle vient à rencontrer des obstacles insurmontables, elle cause la ruine des forces intellectuelles, surtout chez les hommes doués d'une très-grande sensibilité.

La raison seule, lorsqu'elle n'est point aidée par un concours de goûts variés pour les beaux objets de divers genres, n'offre en général que des secours impuissans pour prévenir et dissiper l'égarement d'une passion qui ne permet de sentir la beauté que dans les objets uniques, ou dans les objets d'un seul genre. On doit même reconnoître que, les seuls conseils de la raison étant inutiles pour vaincre une passion forte comme celle de l'amour, de l'ambition, de la fortune ou de la gloire, etc., ils ne servent le plus souvent qu'à produire des incertitudes, des troubles, des repentirs qui empêchent l'état de satisfaction que cette passion pourroit donner (Horace).

On conçoit de quelle utilité le beau et le sublime peuvent être dans les maladies, puisqu'ils impriment à l'économie vivante de si profondes modifications. C'est surtout dans les maladies du cerveau qu'ils exerceront la plus heureuse influence, et parmi le grand nombre de névroses, telles que l'aliénation mentale, l'hypocondrie, l'hystérie, l'épilepsie, la catalepsie, la nostalgie, etc.

Aussi la culture des belles-lettres, des beaux arts et des sciences, l'aspect des merveilles de la nature et des beautés qu'elle déploie si souvent, étant bien dirigés, c'est-à-dire, ne dégénérant point eux-mêmes en passion, auront une influence salutaire sur l'homme physique et sur l'homme moral.

On remarquera alors, sous l'influence du sentiment du beau et du sublime, un doux épanouissement, une heureuse dilatation de tous les organes, un mouvement des fluides du centre à la circonférence, sur les fonctions vitales, la constitution intime des organes et sur le mode d'exercice des fonctions.

On conçoit que ces mutations profondes doivent être considérées comme de puissantes ressources pour le médecin, et que les causes qui les produisent sont des agens recommandables pour la thérapeutique.

*Digestion.* Le système digestif reçoit de ces émotions une impression tonique; elles réveillent les propriétés vitales, rendent plus facile l'élaboration alimentaire, en favorisant l'action de l'estomac. On voit souvent des hommes abattus par des chagrins profonds, dont l'appétit est nul, les digestions lentes, la tête pesante, recouvrer les forces digestives, éprouver un bien-être, aussitôt que ces sentimens agréables et doux remplacent les premiers.

*Circulation.* Les propriétés vitales du cœur et des artères sont légèrement développées; le pouls est plein, grand, régulier, vîte: le système capillaire partage l'état organique du cœur; les vaisseaux sont injectés et donnent à nos organes cette chaleur vivifiante et cet éclat brillant que l'on y remarque.

*Respiration.* Les phénomènes chimiques sont activés, les inspirations et les expirations se succèdent avec facilité, et la transmutation du sang veineux en sang artériel est plus prompte.

*Absorption.* Sécrétion et exhalation. Les sentimens agréables favorisent l'exhalation sur les surfaces vivantes, et donnent à l'absorption une énergie suffisante.

*Nutrition.* L'homme alors obtiendra facilement une assimilation des principes nutritifs, qui aborderont dans le fluide sanguin et donneront une complexion plus riche.

*Sensations.* La sensibilité est agréablement excitée; les sens reçoivent avec plaisir l'impression qui les flatte; l'imagination est

ravie avec les pensées qui la transportent : mais il faut que l'impression n'agisse pas trop long-temps ; car l'habitude apporte alors de grands changemens, l'oreille se fatigue des sons les plus mélodieux, le beau devient indifférent à l'œil qui le contemple sans cesse, et les plus douces odeurs finissent par être importunes et désagréables. On désire, on obtient, on se dégoûte : voilà le tableau de la fragilité humaine.

*Locomotion.* La motilité est favorisée, les contractions musculaires sont promptes, la tonicité est à un haut degré.

*Physionomie.* Ces sentimens du beau et du sublime gravent sur la physionomie une expression qui ne peut échapper; les traces fugitives qu'ils laissent, les traits délicats qu'ils donnent, s'aperçoivent toujours. L'ame de l'homme, dit Buffon, l'excellence de sa nature perce à travers ses organes matériels, et sa démarche ferme et hardie annonce sa noblesse et son rang. Des vaisseaux et des muscles, dit Lavater, placés au-dessous de la peau, en varient à chaque instant la forme, les mouvemens, les ondulations et les teintes, sous l'influence de l'action nerveuse qu'un grand nombre de nerfs font circuler de tous côtés avec autant de rapidité que d'abondance.

FIN.